

Atelier expérimental IMUalpha

« Réinvestissement des marges »

19 juin 2017

PRÉSENTATION DE LA SÉANCE

Concept à la croisée des sciences humaines, la marge nous apparaît d'abord dans le flou de sa définition : elle n'est en effet ni la périphérie ni la banlieue, ni l'arrière-pays ni la friche, tout en renvoyant pourtant à chacune de ces notions. Tout au plus peut-on dire, dans une première approximation, que la marge engage l'existence d'un système (spatial, moral, politique, économique) par rapport auquel elle diffère, rapprochant ainsi différents espaces à la fois au cœur et à l'extérieur de la ville. Comme le note Brigitte Prost (« Marge et dynamique territoriale », Géocarrefour, vol.79/2, 2004), la marge nous invite ainsi à une « géographie du négatif » dans laquelle l'analyse du système territorial passe moins par l'analyse de ses normes que par la prise en considération des « dysfonctionnements » que la marge trahit.

Il serait pourtant réducteur de considérer la marge comme une pure négativité indicatrice d'une faille à résoudre. Si la marge rompt, en effet, avec le système auquel elle se rapporte, cette rupture (brutale ou progressive) est aussi – peut-être –, le point de départ d'une remise en cause et d'une nouvelle dynamique qui donne à cette dernière un rôle moteur

Évoquer ainsi l'idée d'un « réinvestissement des marges » suppose de prendre en considération ce potentiel de création-décréation. Réinvestir, en effet, ne consiste pas seulement à « reconquérir » le terrain perdu ou à « requalifier » ce qui a été « disqualifié » – il est vrai que cela peut aussi l'être, assurément –, mais à investir autrement.

Intervenants

Oriane Piquer-Louis, doctorante en sciences de l'information et de la communication (Elico/Université Lyon 2) : « *Réseaux et espace public : centralités et marges de la ville au prisme des infrastructures* »

Nicolas Murena, doctorant en littérature (CERCC/ENS de Lyon) : « *De l'espace géographique et théâtral à l'espace symbolique : la marge comme « arche » et « jardin clos » dans Quai ouest de Koltès* »

Ludovic Lepeltier, doctorant en géographie (UMR 7324 CITERES/Université François-Rabelais, Tours) : « *La « marge urbaine », une construction politique ? Sortir de la réification par l'exemple : le faubourg de Józsefváros à Budapest* »

Discutante : Charline Sowa, architecte, docteure en architecture (MHAevt/Université Grenoble Alpes)

Compte-rendu de séance : Jean-François PERRAT (ENSL) : jeanfrancois.perrat@ens-lyon.fr

INTERVENTION DE NICOLAS MURENA

La marge, définition

Dans les textes littéraires du XIXe, l'urbain devient une problématique de premier plan, quantitativement et qualitativement. Dans le contexte de l'industrialisation, la littérature se concentre souvent sur l'envers des mondes urbains, « univers fantasmatique » du crime, de l'effroi, des prostituées et des vagabonds. La marge est révélatrice de regards politiques, de conceptions, de valeurs. Pour reprendre Brigitte Prost¹, la marge est une limite, une faille, une fracture avec le monde habituel.

« La marge serait l'écart (...) entre un 'plus', c'est-à-dire un territoire organisé, fonctionnant suivant des règles mises en place progressivement, et un 'moins' qui, pour un espace, une époque, une forme d'activité donnés, ne répond plus aux normes du système, du territoire auquel il se rattache, que cette non-réponse soit brutale (rupture) ou progressive (modification). »

Depuis l'Antiquité, l'urbain est un creuset de valeurs en Occident, une avant-garde de la civilisation : Cité / *civitas* / ordre / civilisation s'opposent à sauvage / *silva* / ruralité / sauvage. Deux postures en littérature prévalent par rapport à la marge urbaine :

- 1) celle de la critique moraliste / moralisante (cf la *Cousine Bette* de Balzac),
- 2) l'idée qu'il s'agit du creuset d'un nouveau monde en gestation (cf *Quai ouest* de Koltès).

L'exemple de la *Cousine Bette* de Balzac

La cousine Bette est une rurale mal dégrossie, à la limite de la sauvagerie qui cherche à se venger par jalousie de sa cousine la baronne Hulot, figure de pureté à la peau très blanche, et très catholique. L'homme « sauvage » rural est explicitement opposé chez Balzac à l'homme « civilisé » : le premier n'a qu'une pensée, qu'une émotion à la fois, il ne mentalise pas son action, contrairement au deuxième, doué de réflexivité et maître de ses instincts.

Au sein même de la ville, Balzac associe le quartier du Carrousel de Paris à la cousine Bette, qui en est issue, de même que le quartier de la Petite Pologne, aujourd'hui disparu. Ce sont des marges internes à la ville, réputées mal famées et abritant une population dangereuse :

« Une des premières tentatives de la baronne en ce genre eut lieu dans le quartier sinistre nommé autrefois la Petite Pologne, et que circonscrivent la rue du Rocher, la rue de la Pépinière et la rue de Miroménil. Il existe là comme une succursale du faubourg Saint-Marceau. Pour peindre ce quartier, il suffira de dire que les propriétaires de certaines maisons habitées par des industriels, sans industries, par de dangereux ferrailleurs, par des indigents livrés à des métiers périlleux, n'osent pas y réclamer leurs loyers, et ne trouvent pas d'huissiers qui veuillent expulser des locataires insolvable. En ce moment, la Spéculation, qui tend à changer la face de ce coin de Paris et à bâtir l'espace en friche qui sépare la rue d'Amsterdam de la rue du Faubourg-du-Roule, en modifiera sans doute la population, car la truelle est, à Paris, plus civilisatrice qu'on ne

1 **Brigitte Prost**, « Marge et dynamique territoriale », *Géocarrefour* [En ligne], vol. 79/2 | 2004, mis en ligne le 25 octobre 2007, consulté le 22 juin 2017. URL : <http://geocarrefour.revues.org/695> ; DOI : 10.4000/geocarrefour.695

le pense ! En bâtissant de belles et d'élégantes maisons à concierges, les bordant de trottoirs et y pratiquant des boutiques, la Spéculation écarte, par le prix des loyers, les gens sans aveu, les ménages sans mobilier et les mauvais locataires. Ainsi les quartiers se débarrassent de ces populations sinistres et de ces bouges où la police ne met le pied que quand la justice l'ordonne.

En juin 1844, l'aspect de la place Delaborde et de ses environs était encore peu rassurant. Le fantassin élégant qui, de la rue de la Pépinière, remontait par hasard dans ces rues épouvantables, s'étonnait de voir l'aristocratie coudoyée là par une infâme Bohême. Dans ces quartiers, où végètent l'indigence ignorante et la misère aux abois, florissent les derniers écrivains publics qui se voient dans Paris. Là où vous voyez écrit ces deux mots : Ecrivain public, en grosse coulée, sur un papier blanc affiché à la vitre de quelque entresol ou d'un fangeux rez-de-chaussée, vous pouvez hardiment penser que le quartier recèle beaucoup de gens ignares, et partant des malheurs, des vices et des criminels. L'ignorance est la mère de tous les crimes. Un crime est, avant tout, un manque de raisonnement. » (Balzac, *La cousine Bette*, p.491-492, Ed. Le livre de poche, 2013, [1972]).

S'ajoute à cela une perspective religieuse, articulant évangélisation et civilisation. Le fait que la cousine Hulot soit une catholique pieuse n'est d'ailleurs pas la moindre de ses qualités. L'idéologie hygiéniste voire le mépris de classe de Balzac transparaissent nettement dans son traitement des marges urbaines.

L'exemple de *Quai ouest*, de Koltès

Une part non-négligeable de l'œuvre de Koltès s'intéresse à des espaces de marge. Il rédige d'ailleurs en partie la pièce dans un entrepôt abandonné des quais ouest de New York, qui fait écho à celui de la pièce. Dans les deux cas, la marginalité de ces espaces est valorisée :

« En ce moment, j'écris une pièce dont le point de départ est aussi un lieu. À l'ouest de New York, à Manhattan, dans un coin du West End, là où se trouve l'ancien port, il y a des docks ; il y a en particulier un dock désaffecté, un grand hangar vide, dans lequel j'ai passé quelques nuits, caché. C'est un endroit extrêmement bizarre – un abri pour les clochards, les pédés, les trafics et les règlements de comptes, un endroit pourtant où les flics ne vont jamais pour des raisons obscures. Dès que l'on y pénètre, on se rend compte que l'on se trouve dans un coin privilégié du monde, comme un carré mystérieusement laissé à l'abandon au milieu d'un jardin, où les plantes se seraient développés différemment ; un lieu où l'ordre normal n'existe pas, mais où un autre ordre, très curieux, s'est créé. » (Entretien avec Jean-Pierre Han, *Europe*, 1er trimestre 1983 – dans *Une part de ma vie*, p.12-13.)

L'entrepôt est comme un jardin idyllique permettant, par l'absence de la norme habituelle, la création d'un monde nouveau – dans la pièce même, l'arche de Noé est même évoquée en didascalie, figurée par le quai, emporté par un Déluge de neige plutôt que de pluie.

Là encore, le traitement de la marge est révélateur des valeurs de l'auteur, même s'il s'agit d'un renversement de valeur total par rapport à Balzac, Koltès ayant même été un communiste convaincu.

Conclusion

Au-delà du seul intérêt en termes d'histoire littéraire de cette approche des marges, le propos garde une véritable actualité : aujourd'hui encore, les représentations balzaciennes semblent imprégner une bonne partie des discours politiques et médiatiques.

Échanges avec la salle

Octavie Paris

Octavie Paris apprécie la définition de la marge par Brigitte Prost en cela qu'elle inclut tant la marginalité temporelle (par exemple, de la nuit par rapport au jour, comme dans la pièce de Koltès) que spatiale.

Charline Sowa

Comment s'est fait ce choix de textes ?

Nicolas Murena

Ce n'est pas son travail de thèse directement, qui traite plutôt de Friedrich Hölderlin et Philippe Lacoue-Labarthe. Mais il y a une proximité thématique autour des notions de marginalité, des études postcoloniales ou même des études de genre. Il faudrait, de ce point de vue, faire évoluer nos représentations de Balzac, qu'on présente sans doute de façon un peu trop méliorative en classe.

Romain Sauzet

Même si ce n'est pas le cas chez Balzac, il y a une logique plus dialectique aujourd'hui : marge et normalité.

INTERVENTION D'ORIANE PIQUER-LOUIS

Oriane Piquer-Louis se présente aujourd'hui comme présidente de l'association [FFDN](#) ET doctorante en sciences de l'information et de la communication. Son intervention interrogera la façon dont « *l'information* du territoire par les réseaux de communication reconfigure les marges des territoires ».

Les réseaux sont ici à entendre exclusivement comme les réseaux de télécommunication, fixe et mobile. L'infrastructure réseau est souvent perçue comme « virtuelle », « matérielle », légère, éthérée, imperceptible. Or, il s'agit vraiment d'un « composé », d'un « dispositif » au sens foucauldien, mais aussi de dispositifs techniques lourds s'appuyant sur du génie civil (ex : pour tirer de la fibre), des serveurs très bruyants, des antennes... De fait, on ne « perçoit » guère le réseau que lorsqu'il est en construction. Dans les centres urbains, l'accès au réseau est ordinaire, banal, indispensable, presque naturel, mais il ne va pas de soi dans les espaces périurbains et ruraux.

Au delà de l'enjeu d'égalité dans l'aménagement du territoire, se pose la question de l'accès à l'information comme moyen de construction de soi, comme citoyen et comme individu. Le réseau permet l'extension de l'espace [note JFP :ou plutôt de la sphère²] public.

2 Sur la distinction entre espace et sphère publique, voir TOMAS François, « L'espace public, un concept moribond ou en expansion ? », *Géocarrefour*, vol. 76, n° 1, 2001, p. 75-84 (en ligne : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geoca_1627-4873_2001_num_76_1_2509).

Le plan France Très Haut Débit (FTHD)

Il s'agit du plan national en cours pour la connexion à Internet THD des territoires français à l'horizon 2020. La loi qui l'encadre acte la dualité ville-campagne : les espaces denses et « civilisés » sont prioritaires, et l'exigence est beaucoup moins forte « chez les ploucs ». Pourtant, il est devenu normal, voire nécessaire d'utiliser Internet (ex: pour déclarer ses impôts). Or, on continue encore aujourd'hui à installer de la 4G et de la fibre (THD) dans des espaces disposant déjà d'un ADSL performant et de la 3G+ (haut débit), mais pas dans les zones blanches.

François Huguet est l'auteur d'une thèse récente sur Détroit, *shrinking city* bien connue au sein même de laquelle les opérateurs n'apportent plus les télécoms. Les habitants se sont donc organisés pour installer un réseau maillé autonome sur la base d'antennes Wi-Fi. Un exemple français approchant pourrait être le réseau associatif coopératif Scani dans l'Yonne, lié à la FFDN, dans des espaces qui n'ont jamais été reliés à Internet en haut débit. Très efficaces, ils grignotent aujourd'hui les zones blanches.

Dans les deux cas, dans ces marges, la connexion se fait toujours de façon « a-centrée », ce qui reflète d'ailleurs la structure fondamentalement décentralisés d'Internet. La logique est horizontale (auto-organisation, gestion en commun du réseau) et pas verticale (un FAI s'installe selon son propre agenda et gère le réseau pour ses clients, simples consommateurs).

Échanges avec la salle

Ludovic Lepeltier-Kutasi

On peut désenclaver des espaces par Internet : Internet « lisse » l'hétérogénéité entre espaces.

Oriane Piquer-Louis

Pas d'accord avec l'idée de lissage. C'était vrai avec le déploiement du téléphone ou même le Minitel, mais plus avec le plan FTHD. L'aménagement du territoire est aujourd'hui défini comme inégalitaire. Et même sur Internet, on recrée de la centralité sur les plate-formes comme Facebook, aujourd'hui incontournables³.

Charline Sowa

Charline Sowa évoque le télétravail et l'urbanisation des modes de vie, qui passe par l'usage d'Internet y compris dans les zones rurales : nous sommes presque tous urbains.

Oriane Piquer Louis

Ce n'est pas du tout le cas, y compris dans le mode opératoire des FAI associatifs comme Scani. Ils relient moins des particuliers que des écoles ou des mairies, des espaces communs.

Jean-François Perrat

Il s'agit d'un problème classique d'aménagement du territoire. Vaut-il mieux privilégier un aménagement juste pour les individus, et privilégier les zones densément habitées, ou juste pour les territoires, et accepter les surcoûts financiers et temporels de l'aménagement d'espaces peu denses ?

³ Voir la notion d'« hypercentralité » dans BEAUDE Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société : les logiques contemporaines de synchronisation*, Limoges (France), FYP, coll. « Collection "Société de la connaissance" », 2012.

Oriane Piquer-Louis

On observe au contraire que les zones peu denses ont des taux de pénétration beaucoup plus intéressants pour les FAI en termes d'abonnées, notamment pour les nouvelles technologies comme la fibre. Un urbain déjà connecté via un ADSL de qualité ne voit pas forcément l'intérêt de passer à la fibre, contrairement à un rural qui n'a qu'un vieux modem 56k.

INTERVENTION DE LUDOVIC LEPELTIER-KUTASI

Il existe tout un vocabulaire autour des « quartiers sensibles », anciens faubourgs en déclin dans le premier monde, mais aussi parfois des bidonvilles ou des interstices urbains dégradés au cœur de métropoles, plus souvent dans les Suds. En somme, une marge n'est pas forcément périphérique. Ce qu'on retrouve toujours en revanche, c'est une « stigmatisation socio-spatiale » de ces espaces.

Son terrain depuis 2012 est le 8^e arrondissement de Budapest, faubourg de Magdolna. S'y illustre la difficulté du passage de la ville socialiste à la ville néolibérale, ce qui est l'objectif actuel de la municipalité. Son travail est à forte dimension ethnographique (observation, entretiens). La marge sera ici prise comme une « catégorie descriptive en suspens ».

« Rompre la spirale descendante » de la « taudification » et de la « ghettoïsation »

Ce quartier péricentral émerge fin XIX^e : liaisons ferroviaires, ateliers de plain-pied, grands immeubles de rapport, casernes... Beaucoup de migrants désargentés s'y installent : Tziganes, Juifs... Après la Seconde guerre mondiale, ces faubourgs échappent plus ou moins aux transformations urbaines socialistes (qui s'occupent plus de villes nouvelles extérieures... ou de la création de villas périurbaines pour les cadres du parti!). Mais un discours politique sur leur ghettoïsation s'en empare dans les années 1990, à propos des anciens immeubles ayant échappé à la privatisation promue sur le territoire national. Le parc locatif dégradé est géré sur un mode minimal par la municipalité, à côté de projets ambitieux et riches, souvent en partenariat public-privé. Il faut attendre les aspirations à l'intégration dans l'UE pour que ces espaces soient pris en compte dans une perspective égalitaire.

Le « ghettoïsation ethnique » : mises en récit et en scène d'un péril urbain

Au début des années 2000, on vise donc l'intégration sociale et communautaire. On craint la ghettoïsation de populations pauvres, notamment tziganes. Cela passe notamment par des « forums de riverains » qui font remonter des problèmes : où se fait le petit trafic de drogue, quels sont les défauts de la desserte en bus... Des dispositifs qui permettent une « certification par le bas » des problèmes urbains. Un parallèle est faisable avec Norbert Elias : plus les membres du groupe se sentent légitimes et forts, plus ils s'expriment librement. Le groupe dominant dans ces dispositifs est issu de classes moyennes plutôt conservatrices. Les marginaux sont plus ou moins exclus du fait

de leur non-maîtrise des codes : parler fort, comportements a-normaux... Paradoxe : il y a dans le même temps valorisation forte de l'identité tzigane, et notamment de la musique populaire.

Les identités assignées à l'épreuve

Les autorités sont engagées dans une logique d'exclusion : menaces d'expulsions, mises à la rue... Cela passe notamment par l'augmentation des charges locales pour pousser les habitants à partir. En réaction est né un fort mouvement associatif revendiquant le « droit à la ville », non violent, avec des actions symboliques (manifestations, etc.) pour publiciser les inégalités.

On retiendra un exemple de 2016 sur le scandale des factures de gaz. Les rénovation d'appartement et de leur réseau d'électricité et de gaz fait que les propriétaires installent de nouveaux compteurs... calibrés pour des besoins industriels : la consommation mesurée explose. Des habitants épuisent toutes les voies de l'interpellation institutionnelle, y compris les forums d'habitants. Ces actions sont menées par le « haut du panier » des résidents marginalisé : la petite classe moyenne communiste en déclin, qui vit son déclassement comme un déshonneur. Ils sont dominants au sein des marginaux, mais eux-mêmes dominés par la classe moyenne néolibérale conservatrice.

Conclusion

L'espace est aujourd'hui de plus en plus mis au service d'une mythologie urbaine néolibérale, valorisable comme un actif. À l'opposé, certaines personnes s'inscrivent dans une « lutte des places »⁴, et s'attachent à leur espace comme ressource pour actualiser leur droit à la ville.

Échanges avec la salle

Octavie Paris

La part de propriétaires est plus importante au Brésil. Les logements sociaux sont davantage basés sur le principe de l'accession à la propriété – et dans les favelas le modèle est celui d'une occupation en vue de l'accession à la propriété – alors que dans les centres villes existent des logements populaires collectifs et locatifs beaucoup moins étudiés appelés *cortiços*. Est-ce aussi le cas à Budapest qu'être locataire revienne à être à la marge de l'idéal d'habitat de ses concitoyens ?

Ludovic Lepeltier-Kutasi

Oui : les 5 % de locataires en Hongrie vivent quasiment tous dans ces vieux faubourgs dégradés.

Oriane Piquer-Louis

Y a-t-il une rotation dans l'occupation des appartements ?

Ludovic Lepeltier-Kutasi

Non, parce qu'il s'agit d'un système résiduel du communisme où les locations sont mêmes transmissibles... La municipalité fait d'ailleurs tout pour éviter de ré-attribuer ces logements.

4 Voir LUSSAULT Michel, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset, 2009.

REPRISE GÉNÉRALE PAR CHARLINE SOWA

Charline Sowa a travaillé sur la fabrique urbaine au XXe siècle dans des villes en décroissante : Saint-Étienne, Détroit, Halle-Neustadt, et plutôt en parlant de « délaissés urbains » que de « friche » urbaine, terme assez réducteur. La marge est une notion prégnante dans ces délaissés urbains, d'un point de vue spatial comme d'un point de vue social.

La construction de la notion de marge a bien été traitée par Nicolas Murena, ainsi que les thèmes liés : la marge comme opportunité ou comme espace à résorber, effacer ? D'autres dualités ont été présentées :

- ville-campagne, chez Oriane Piquer-Louis. Il s'agissait de s'interroger sur l'accessibilité à des réseaux de télécoms, mais pas seulement. Cette infrastructure est en effet centrale dans la construction urbaine, et son absence facteur de marginalité.
- Intégration ou non des populations à la ville, chez Ludovic Lepeltier-Kutasi, avec l'enjeu sous-jacent du renouvellement urbain. Le cas hongrois pose cette question : quand la marge existe, comment on intervient ? Quel choix politique fait-on ? De fait, la marginalisation peut résulter de l'abandon d'un territoire au cours du temps, d'une inaction sur l'espace, ou encore d'une assignation d'un espace à la marginalité dans la sphère publique (pour justifier son renouvellement).

En travaillant sur des espaces délaissés de villes décroissantes, on s'aperçoit que la friche ou la jachère est temporaire : au bout du compte, ces délaissés deviennent constitutifs de la ville. Finalement, le terme « friche » a-t-il encore du sens une fois la ville recomposée en fonction d'elle ? Charline Sowa préfère donc parler « d'espace relâché », qui peut devenir une entité à part entière du tissu urbain, un élément d'un nouvel écosystème urbain.

Les politiques tendent à dramatiser la dualité marge-centre, mais l'opposition est-elle si marquée ? *L'urban designer* Brett Ryan préfère par exemple parler de « ville-patchwork ». En Allemagne notamment, les espaces délaissés sont devenus des espaces de respiration, voire ont été rendus à la nature. Cela transforme la fabrique de la ville contemporaine.

ÉCHANGES FINAUX

Nicolas Murena

Revenons à la notion de dualité. Balzac est toujours très manichéen, dualiste : la marge est forcément négative, vue depuis la norme qu'il connaît. Koltès est beaucoup moins essentialiste : la marge est appréhendée en tant que telle, pas par opposition à une norme.

Charline Sowa

La norme est un *diktat*, on n'a plus de marge de manœuvre pour fabriquer des espaces. On cherche toujours à les ré-intégrer à ce qu'on conçoit

Nicolas Murena

On pourrait faire le parallèle avec le « refoulé » en psychanalyse : la marge est refoulée, pour éviter l'effondrement du moi et de la norme. Et en même temps, il / elle nous revient sous forme inconsciente à travers la littérature, l'art, les représentations.

Oriane Piquer Louis

Sur la norme, plusieurs positions.

Le discours de l'aménagement « classique » est celui de la conquête. On amène la civilisation / norme dans des espaces. Or, la FFDN répond juste à la demande d'acteurs locaux eux-mêmes. D'où sa gêne avec le « tous urbains » de Charline Sowa. D'où aussi une certaine dichotomie : la FFDN fait d'une certaine manière de l'aménagement, mais ne se reconnaît pas dans ses discours.

Oriane Piquer-Louis recommande de penser l'opposition stratégie/tactique chez De Certeau⁵. Réfléchir sur le mode de l'opportunité tactique : on n'a pas peut-être pas les moyens d'amener la fibre dans tout le village, mais ça vaut quand même le coup de connecter en Wi-Fi l'école et l'église du village.

Romain Sauzet

Les chercheurs ont tendance à valoriser la marge en tant qu'espace alternatif. Pourtant, la marginalité est souvent mal vécue par ceux qui la vivent. Ludovic Lepeltier-Kutasi présente ainsi des populations en voie de marginalisation subie, d'autres pour qui la marge est une ressource.

Ludovic Lepeltier-Kutasi

La marge est à définir dans un contexte. L'école de Chicago a par exemple parlé de marges comme marchepieds vers l'emploi pour des populations qui sans elle n'auraient pas eu accès à la ville, et ces marges ont d'ailleurs fini par être normalisées.

Et même, à une échelle mondiale, la pensée sur la marge fait émerger une communauté de réflexion sur des notions comme la marge en soi, ou encore le droit à la ville.

Oriane Piquer Louis

Ce n'est pas évident, mais il faut toujours faire varier les échelles pour comprendre la marginalité.

Nicolas Murena

Ne vaut-il pas mieux entrer par une logique dialectique ? Par exemple, voir la marge comme défaut d'ordre chez Balzac. Ou une approche relativiste, à la Koltès. Est marge ce qui est décrété comme marge. Alors même qu'il y a « un autre ordre » dans l'entrepôt de Koltès, selon ses propres termes. On peut voir la marge comme une ressource, comme « espace relâché », comme soupape, etc.

Romain Sauzet

Romain Sauzet propose une typologie de la marge :

1. la marge comme négatif d'une norme (loi, règle, essence présumée de l'homme ou définition de la civilisation) - cas de Balzac ;
2. la marge comme point de départ alternatif, sans référence à une norme ;
3. la marge comme espace de « soupape », de relâchement, au sein du système normé.

5 M. de CERTEAU, *L'Invention du quotidien. Les arts de faire*, Paris, Gallimard

Nicolas Murena

Nicolas Murena estime que les marges comme « soupapes » ne sont qu'une sous-espèce des marges comme « négatifs d'une norme ». Certes, dans le premier cas, la marge est purement et simplement à éliminer, alors que dans le second elle est une sorte de zone de tolérance. Mais la différence ne va pas plus loin : le temps et l'espace de la « soupape » restent un négatif de la norme, et elle n'est tolérée que comme relâchement ponctuel de l'ordre normatif (éventuellement pour mieux maintenir l'ordre globalement, d'ailleurs). Elle n'existe que par rapport à cet ordre.

Il relève au passage la proximité des mots « soupape » et *aufheben*, le « dépassement dialectique » chez Hegel, soit la relève du négatif dans une intégration plus grande vers l'Idée, qui tous deux peuvent en fait traduire catharsis (littéralement : « la purgation », voire « l'épuration »).

Parler de soupape serait donc continuer de voir la marge comme un négatif, et retomber dans le travers de l'anthropocentrisme (malgré un lexique plus « correct »). Mais c'est certes sans doute ainsi qu'on la considère aujourd'hui.

Charline Sowa

Il y a là un véritable enjeu de vocabulaire. Dans les années 1980, cela valait pour le terme périurbain. Aujourd'hui, si la marge n'a plus de sens avec l'émergence de nouveaux modèles de fabrique urbaine, notamment décroissante, il faudrait peut-être faire naître une nouvelle terminologie.

Ludovic Lepeltier-Kutasi

Il y a aussi un enjeu éthique dans ce travail. Attention à ne pas valider, par exemple, des discours municipaux inégalitaires en corroborant la stigmatisation des marges.

Nicolas Murena

La notion de soupape semble au cœur du concept. Chez Hegel, le dépassement dialectique passe par une catharsis.

Romain Sauzet

Certaines marges sont sans ordre, comme la forêt : prégnance du non-humain. Mais même dans les squats les plus libertaires, il y a un ordre, ne serait-ce que d'emploi du temps.

Oriane Piquer-Louis

Elle évoque le texte de Joreen Freeman, « La tyrannie de l'absence de structure », sur les anarchistes des années 1970 : paradoxalement, la structure est très présente dans ces groupes-là aussi. Le pouvoir y est juste distribué différemment, il n'y a pas anomie.

Par ailleurs, on n'a sans doute pas évoqué assez la notion d'inconnu. Typiquement, le barbare est incompréhensible pour le latin, cela ne veut pas dire qu'il ne connaît pas de norme ni d'ordre.

Ludovic Lepeltier-Kutasi

Le contrôle social est en effet très fort (par commérage, etc.) dans les marges étudiées à Budapest. Ou encore : dans le discours des gentrificateurs revient souvent l'idée « on va refaire vivre le quartier », « amener de la couleur ». La logique est conquérante, comme si l'espace était mort avant leur arrivée, alors qu'il était simplement régi par un ordre social alternatif.

Charline Sowa

A Détroit, ils se voient aussi comme des « pionniers », revivifiant le mythe de la Frontière.

Maryame Amarouche

Comme urbaniste, il y aussi une simple logique d'opportunité foncière. Ce qui disait Ludovic était intéressant : la marge peut résister à la ville néolibérale. Se constituer en groupe, lutter contre les gentrificateurs... La marge peut-elle aller jusqu'à orienter l'action publique par le bas ?

Ludovic Lepeltier-Kutasi

Sylvie Tissot en parle très bien dans « Le bon voisin » : celui qui assume la mission de civilisation urbaine, et celui qui ne le fait pas tout en en profitant indirectement. En France, beaucoup sont en effet des « cailloux dans la chaussure ». Mais attention à ne pas les romantiser non plus.

Nicolas Murena

Oui, car la marge est aussi un produit du système.

Charline Sowa

On parle chez David Mangin ou Rem Koolhaas et d'autres de *junk space*. Des espaces dont on ne sait juste pas quoi faire.

Romain Sauzet

La marge peut même être un espace parasite de la norme, de façon bien peu romanesque : en vidant les pulsions libidinales (espaces de la prostitution), en recyclant les déchets, etc.

Oriane Piquer-Louis

Oriane Piquer-Louis donne l'exemple d'une zone blanche, un tout petit village des Pyrénées-Atlantiques connecté à Internet par un FAI associatif. Quand le VRP d'Orange est arrivé avec l'ADSL, les gens lui ont dit que ce n'était pas la peine, qu'ils étaient déjà connectés. S'agissait-il d'une « victoire » ou d'un simple état de fait ? La tactique ne doit pas devenir une catégorie analytique tout le temps : sinon, on finit par voir des résistances ou des batailles gagnées partout.

Romain Sauzet

Peut-on encore parler de marge à ce stade ?

Maryame Amarouche

La ville néolibérale a déjà gagné globalement. Et quand elle investit une marge, elle a déjà gagné.

Ludovic Lepeltier-Kutasi

Ambivalence très visible parmi les habitants issus des anciennes classes moyennes, ou ceux qui sont plus militants et défendent le territoire comme territoire d'action urbanistique. D'une certaine manière, ces derniers instrumentalisent un peu la marge : des jeunes chercheurs etc qui s'installent sur place et sont, de fait, eux-mêmes des gentrificateurs.

Maryame Amarouche

« La marginalité n'est pas [toujours] celle qu'on croit ». Par exemple, à Rabat, Salé, Casablanca, les habitants de bidonvilles préfèrent vivre là que dans une ville nouvelle à 50 km du centre.

Personne du public

Comment on se met d'accord en termes de vocabulaire, par-delà les disciplines et surtout par-delà les langues ?

Ludovic Lepeltier-Kutasi

Ce n'est pas évident. La langue hongroise ne connaît pas la notion de quartier sensible, par exemple. Les contextes spatiaux ont chacun leur lot de termes associés.

Romain Sauzet

Les AEX pointent encore et toujours que les termes, en géographie, semblent de plus en plus flous.

Ludovic Lepeltier-Kutasi

Il y a d'ailleurs beaucoup plus de variété et de subtilité dans les approches des géographes travaillant sur les Suds que dans nos catégories trop habituelles dans les études sur les Nords.